

C'est l'une de mes nombreuses rencontres avec ce poème de Paul Celan qui est à l'origine de ces quelques réflexions sur la traduction.

Le poème fut écrit en 1967, fit en 1968 l'objet d'un très petit tirage, et fut publié en 1970 dans le recueil *Lichtzwang*.

TODTNAUBERG

Arnika, Augentrost, der
Trunk aus dem Brunnen mit dem
Sternwürfel drauf,

in der
Hütte,

die in das Buch
- wessen Namen nahms auf
vor dem meinen? -
die in dies Buch
geschriebene Zeile von
einer Hoffnung, heute,
auf eines Denkenden
kommendes
Wort
im Herzen,

Waldwasen, uneingeebnet,
Orchis und Orchis, einzeln,

Krudes, später, im Fahren
deutlich,

der uns fährt, der Mensch,
der's mit anhört,

die halb-
beschrifteten Knüppel-
pfade im Hochmoor,

Feuchtes,
viel.

Le cadre et la situation sont connus : invité par Heidegger dans sa maison de Todtnauberg, en Forêt Noire, Celan évoque cette journée d'espoir et de déception.

On n'aborde pas la traduction « innocemment », surtout pas la traduction d'un texte qui peut au premier abord paraître obscur, mais qui s'éclaire si l'on fait l'effort de comprendre de quoi il parle, et comment il est construit.

Il serait aberrant de se faire livrer par quelqu'un qui sache un peu l'allemand une sorte de « mot à mot » (la simple notion de mot à mot étant une aberration en soi, il en a déjà été question), pour bricoler ensuite un texte pseudo-poétique dénué de sens.

La condition première n'est donc pas seulement de connaître le contexte de la rencontre. Il faut avoir une maîtrise de la langue allemande qui permette de s'approprier le message.

1. Il importe d'être conscient du fait que la langue allemande est une langue à déclinaison, ce qui implique qu'elle possède des ressources que n'a pas une langue sans déclinaison – chaque langue procède à sa manière, avec les ressources dont elle dispose. Déjà pour cette raison l'idée de partir d'un « mot à mot » est absurde.
2. Le contexte. Depuis longtemps, on a accès à des photos de la demeure de Heidegger à Todtnauberg : à l'extérieur, de l'eau dans ce que Celan appelle une fontaine (*Brunnen*), et qui ressemble plutôt à une auge fabriquée avec un tronc d'arbre (*Trog*), avec, à côté, une sorte de pieu surmonté d'un cube taillé de telle façon qu'il évoque une étoile, Celan parle de *Sternwürfel*, ce qui est très clair, et ajoute, pour que le lecteur puisse « voir » le tableau, *drauf* – non pas *darauf*, mais *drauf*, plus banal, plus quotidien. Le décor est planté, avec une ironie cruelle : dans ce décor paisible, un peu un décor du romantisme allemand, vit un homme au passé intellectuel douteux. Mais qui sait ? Il y a peut-être quelque chose à attendre – un dialogue ? une contrition ?
3. On passe ensuite, tout cela est très logique, à l'intérieur de la maison, définie par Celan par le terme *Hütte*, non pas *Haus*, mais *Hütte*, qui correspond aussi bien au cadre idyllique et paisible qu'aux dimensions de la maison (42m²). Celan, pour l'évocation d'un cadre en violent contraste avec le cadre tendu du trajet en voiture des strophes suivantes, choisit un terme qui évoque une vie modeste et paisible dans la nature, un refuge, une protection. Pour plus de détails sur la maison, cf. par exemple <https://www.suedkurier.de/baden-wuerttemberg/Der-Philosoph-Martin-Heidegger-schrieb-am-liebsten-in-einer-primitiven-Huette-im-Schwarzwald-Sein-Enkel-schloss-das-Refugium-fuer-den-SUEDKURIER-auf;art417930,10254648>
4. La strophe qui suit est intraduisible pour qui ne connaît pas un certain nombre de règles de la langue allemande :
 - ✚ La proposition participiale, il y en a deux dans cette seule strophe, *die ..., die in dies Buch geschriebene Zeile / auf eines Denkenden kommendes Wort*
 - ✚ Le génitif antéposé, *eines Denkenden ... Wort*
 - ✚ La possibilité de fabriquer des adjectifs à partir du participe I ou du participe II des verbes
 - ✚ La construction de certains noms, verbes, adjectifs, *Hoffnung auf*

- ✚ La structure de la phrase allemande : la fréquentation régulière de l'allemand permet de voir que *im Herzen* se rapporte à *Hoffnung*
 - ✚ Enfin, il n'est pas inutile de savoir que, lorsque l'on est invité, la coutume est d'inscrire dans le *Gästebuch* (Celan choisit *das Buch*, certainement pas par hasard) une ligne ou quelques lignes en relation avec les hôtes, la maison, l'amitié par exemple, une réconciliation, selon la situation.
 - ✚ S'agissant de Heidegger, dont il connaît le passé, il s'interroge très naturellement, tout en écrivant, sur l'identité des visiteurs qui l'ont précédé ici, chez Heidegger. Encore faut-il identifier la tournure *Wessen Namen*, là encore un génitif antéposé.
5. Les strophes suivantes posent moins de problèmes de langue, il faut néanmoins identifier le style, et pour cela, être assez familier de la langue allemande pour repérer la parataxe, la juxtaposition, l'ellipse, le rythme rapide de souvenirs pénibles, l'écho phonologique et sémantique *Krudes / Knüppel*, et la nature, rare (*Krudes*) ou banale (*im Fahren*), des termes employés.
 6. Il reste un mot pratiquement intraduisible : *Augentrost*, dans le premier vers. Der *Augentrost* est une plante, le mot allemand est à la fois très connu, et très transparent, il s'agit d'une plante qui apaise les irritations oculaires. Le mot français, *euphraise*, ou latin, *euphrasia*, n'est pas connu et ne peut être identifié comme une plante présente dans un jardin. Il n'est pas anodin que Celan choisisse ici, pour évoquer le jardin de Heidegger une plante qui apaise les ecchymoses causées par des coups, et une autre qui apaise la douleur des yeux. Les termes familiers qui désignent l'*euphraise*, *casse-lunettes*, ou *herbe aux myopes*, seraient complètement inadaptés dans ce contexte. L'une des traductions propose la *centaurée*. Le nom de cette plante est connu, et ses propriétés sont les mêmes que celles de l'*euphraise*, mais on perd ce qu'il y a dans *Trost*. Ajouter un adjectif ? Une fois que l'on a compris, il arrive que des choix s'imposent.